

1998

Hana-Bi de Takeshi Kitano

Philippe Gajan

Numéro 100, hiver 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/23671ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gajan, P. (2000). Compte rendu de [1998 : *Hana-Bi* de Takeshi Kitano]. *24 images*, (100), 15–15.

HANA-BI*de Takeshi Kitano*

La décennie écoulée marque clairement l'intérêt que 24 images porte aux cinématographies d'Asie, particulièrement des trois Chines. Mais curieusement, à quelques exceptions près, le cinéma japonais semblait en retrait, comme si dans le pays des Ozu, Kurosawa, Imamura, Oshima et de tant d'autres, la source était tarie. Problèmes de distribution? de production? Ou tout simplement de renouvellement? Avec *Sonatine*, film de 1993 présenté en 1995 à Montréal, nombre d'entre nous découvraient le quatrième film d'un cinéaste venu du cinéma de genre (les films de yaku-zas, les gangsters japonais) mais qui, à l'instar de certains réalisateurs hollywoodiens, pratiquait la transgression, c'est-à-dire l'utilisation des codes à des fins détournées. Le parcours de Kitano est loin d'être banal: célébriissime comique de la télé japonaise, ce «Beat» Takeshi, son nom d'acteur que l'on retrouve dans plusieurs de ses films, réalisa son premier film en remplaçant au pied levé le réalisateur pressenti. Avec *Hana-Bi*, réalisé en 1997 et présenté en 1998 à Montréal, il poussait à un niveau inégalé tout ce que l'on pouvait déjà entrevoir dans *Sonatine*. Comme d'autres cinéastes asiatiques, Kitano filmait la vie comme la mort, l'espace comme le vide, et engageait un cinéma formellement très pur sur la voie d'une réflexion sur la société japonaise contemporaine en crise. C'est cette extrême adéquation entre le fond et la forme qui, pour beaucoup à la revue, constituait une gran-



de réussite, un peu comme si le cinéma n'avait toujours été que cela. Désormais et comme toujours, l'engagement d'un cinéaste se mesurait donc à sa capacité de porter un regard lucide sur sa société à l'aide d'un moyen d'expression dont il avait pleine et entière conscience. C'est à cette seule condition que le cinéma continuera à exister dans des films qui parlent de la mort et donc de la mort du cinéma comme *Hana-Bi*. Et c'est aussi à cette condition que l'on évitera l'exotisme parfois inhérent au «tourisme culturel» de certains films, comme de son côté Kitano évitera de se faire taxer de cinéaste pour Occidentaux. *Hana-Bi* est aussi parfaitement japonais qu'il est universel. ■

PHILIPPE GAJAN